

Panel
Être jeune, devenir franco-ontarien

Manon Raîche

Number 36, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43163ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Raîche, M. (1985). Panel : être jeune, devenir franco-ontarien. *Liaison*, (36), 29–31.

Panel:
Être jeune, devenir franco-ontarien

par Manon Raïche Pincince

En quoi le Franco-Ontarien se caractérise-t-il et, par conséquent, se distingue-t-il des autres groupes de la société?

Le terme franco-ontarien nous fournit à prime abord deux éléments de définition : « franco » et « ontarien ». Le premier relié à la langue, le second à un territoire donné. Mais le Franco-Ontarien n'est-il qu'un « parlant français habitant l'Ontario »? La définition n'est pas si simple.

Et les premiers à le reconnaître ont été certes les participants à une table ronde sur l'identité franco-ontarienne, tenue en juillet dernier à Ottawa.

Reliés par téléphone au Centre de téléconférence du département de l'éducation permanente de l'Université d'Ottawa, un groupe de cinq jeunes et un professeur, en provenance des divers coins de la province, se sont butés, puis ont exploré cette petite question aux allures bien anodines : « Qu'est-ce qu'un Franco-Ontarien? »

Premier réflexe des participants : se retourner vers la dimension historique. Si les Franco-Ontariens constituent une collectivité spécifique, ils doivent donc engendrer une histoire qui leur est propre. Quelques brides d'indices surgissent ici et là d'un passé dont on a grande difficulté à retracer les paramètres. Voilà le drame : l'histoire franco-ontarienne fait défaut à la mémoire.

Rappelant à cet égard une expérience de dissertation en littérature dont le thème était l'identité franco-ontarienne, Carole Drouin, de Clarence Creek, avoue que « la plupart d'entre nous se sont aperçus qu'on ne savait pas d'où on venait ». Constatation profonde du groupe : le Franco-Ontarien n'est pas en mesure de se raconter. L'expérience scolaire de chacun est probante sur ce point. L'histoire franco-ontarienne est absente des matières académiques. C'est parfois grâce à la hardiesse d'un professeur de français qui glisse subrepticement un roman franco-ontarien dans le cadre de son cours de littérature que l'histoire franco-ontarienne parvient faiblement à la conscience.

« Rien d'ontarien dans les cours, rien qui permet de s'identifier ou de savoir pourquoi nous sommes Franco-Ontariens », souligne Renée Trépanier de Ruscom. Les cours d'histoire traitent des Québécois et quelque peu des Manitobains, par le biais de la révolte de Louis Riel.

Sans histoire, le Franco-Ontarien est comme désarticulé. « On a de la misère à s'affirmer, on n'est pas solide parce qu'on ne connaît pas notre passé. On a rien à quoi se raccrocher ou sur quoi on peut se baser. Mais plus encore, comment défendre quelque chose qu'on ne connaît pas? », exprime avec fermeté Carole Drouin.

Le passé, mais encore? Pour Robert Leclerc, professeur et animateur culturel, l'histoire ne se compose pas uniquement d'archives, de passé lointain, elle est aussi présent et avenir. C'est tous les jours, affirme Robert Leclerc, que l'histoire se fabrique et le Franco-Ontarien se doit d'être à l'affût de ce qui se fait à chaque moment. Est-ce que les règlements adoptés par les gouvernements municipaux, provincial et fédéral sont favorables aux Franco-Ontariens? Voilà des questions qu'il est nécessaire de se poser constamment, car l'histoire d'hier et d'aujourd'hui prépare celle de demain, soutient Robert Leclerc.

Outre son histoire, un groupe fonde son identité sur le territoire, la langue, la culture, les valeurs communes et un projet collectif. Qu'en est-il du Franco-Ontarien?

Même si les Franco-Ontariens présentent de nombreuses caractéristiques similaires à ses voisins du Québec, par leur sang latin et leur langue maternelle comme le dira Robert Leclerc, ils portent en eux toutefois certaines distinctions fondamentales. L'une d'elles réside dans le statut même de minorité, soutient François Pagé, d'Ottawa : « Nous devons nous battre pour obtenir nos écoles françaises. Le contexte est tout autre et de ce fait notre mentalité est différente du Québécois pour qui il est facile de vivre en français. »



Présentement en congé sabbatique, Manon Raïche-Pincince est journaliste au quotidien LE DROIT. Elle prépare sa maîtrise en communication à l'UQAM.

Ainsi la culture franco-ontarienne n'est pas là que pour satisfaire un besoin d'expression, elle est aussi preuve d'existence de la francophonie en Ontario.

Robert Leclerc, « Par ses racines françaises, ils ont les caractéristiques du bon vivant, parce qu'ils sont près des Américains, ils aiment les grosses affaires; par son statut de minoritaire, ils vivent un complexe d'infériorité ».

Le bilinguisme (quasi obligatoire pour vivre en Ontario) confronte le Franco-Ontarien dès son plus jeune âge à deux structures langagières et en conséquence à deux cultures. Ainsi, ils adoptent des valeurs anglo-ontariennes par leur insertion dans le milieu anglophone. Et c'est sans doute en ce sens que les Franco-Ontariens se distinguent des autres cultures par une sorte de multi-identité.

« Par ses racines françaises, ils ont les caractéristiques de bon vivant; parce qu'ils sont près des Américains, ils aiment les grosses affaires; par son statut de minoritaire, ils vivent un complexe d'infériorité », ajoute Robert Leclerc.

L'expérience franco-ontarienne se caractérise d'autre part par la dispersion de ses membres. Sauf dans les régions de l'Est et du Nord-Est de l'Ontario qui regroupent un nombre imposant de francophones, la population française est disséminée un peu partout dans la province.

Et les particularités régionales produisent des expériences individuelles et collectives différentes. Comme le précise Robert Leclerc, de nombreux francophones « se laissent emporter par le courant sans trop réagir ». Toutefois le contexte fortement minoritaire de certaines régions telles que celles de North Bay ou de Windsor n'offrent que peu d'alternatives : s'assimiler ou lutter. Les compromis ne sont guères possibles.

« Il faut lutter et c'est comme cela qu'on s'identifie », confie Renée Trépanier. Pierre Bélanger, de Kapuskasing, est du même avis : « Il faut se battre, il faut travailler et s'identifier à la cause. Et c'est ainsi que s'élabore la fierté franco-ontarienne ».

Peuple avec une histoire, trop souvent mal connue; peuple avec une culture qui a de la difficulté à retentir; les Franco-Ontariens cherchent à prendre appui, mais le sol se dérobo. La musique américaine prend de plus en plus de

place au palmarès de la jeunesse, précèdent Christine Steadman, de North Bay et Renée Trépanier. À propos de la télévision française, François Pagé pose brutalement la question : « Pourquoi regarder un programme de télévision en français alors qu'on l'a déjà vu deux ans plus tôt en anglais? »

Carole Drouin raconte que la radio étudiante de son école présente une proportion de trois disques français pour deux anglais, en raison de la constitution de la radio : « Au début les jeunes protestaient, mais ils sont venus à accepter le fait qu'il y avait de la bonne musique en français. Mais avant on l'écoutait pas et donc on ne savait pas l'apprécier. Une fois qu'on l'entend on réalise vite fait que cette musique parle de nous », souligne Carole Drouin.

Pour Robert Leclerc, la faible popularité de la musique franco-ontarienne tient également à un phénomène d'exposition. L'environnement musical des jeunes est fortement dominé par la musique américaine ou anglaise. Et le phénomène d'assimilation ou d'acculturation découle partiellement de cette situation.

FRANÇOIS PAGÉ :

François Pagé vient d'Ottawa, dans l'est ontarien. François entreprend sa 13^e année à l'école Charlebois d'Ottawa, milieu à majorité anglophone malgré le fait que la région soit fortement francophone. Sa participation dans des activités francophones, à la fois culturelles et de loisirs, est importante. Il est membre de la radio étudiante et participe à la promotion du sport en français. Il est président du comité d'accueil en septembre 1985 à l'école Charlebois. François est de plus membre de la FESFO et a été animateur junior à l'assemblée annuelle à Hamilton au printemps. Il désire entreprendre des études post-secondaires en sciences pures à l'Université d'Ottawa.

CHRISTINE STEADMAN :

Christine Steadman termine sa première année à l'Université Nipissing en Lettres françaises. Christine est originaire de North Bay dans le nord ontarien, milieu à majorité anglophone. Elle participe activement à la promotion d'activités françaises : elle a été directrice régionale du district Centre-Ontario de la FESFO. Christine enseigne le français aux étudiants anglophones à l'Université Nipissing et, de plus, travaille l'été à un camp pour francophones.

« Faites entendre davantage la musique franco-ontarienne et sans doute qu'elle prendra plus d'importance dans la vie des jeunes », soutient Robert Leclerc.

Carole Drouin, « Au moment de l'adolescence, l'étudiant cherche à s'affirmer sur le plan individuel et à l'intérieur de son groupe restreint. Son identité collective n'a que peut d'intérêt à ce moment. Ce n'est que plus tard que le besoin d'identification au niveau collectif se fera sentir. »

Cette partie de la discussion a soulevé le problème de la faiblesse des infrastructures. Tous les participants s'entendent pour affirmer que les infrastructures sont déterminantes dans le développement de la francophonie.

Infrastructure technique, mais aussi infrastructure sociale. La société franco-ontarienne se caractérise par la création d'un grand nombre de regroupements ou



RENÉE TRÉPANIÉ :

De Ruscom, à 20 milles à l'est de Windsor, Renée Trépanier est finissante en 13^e année à l'école L'Essor de Windsor, un milieu à majorité anglophone. Elle prépare son entrée à l'Université de Windsor, en commerce. Membre du conseil régional de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO) depuis deux ans, Renée a de plus participé activement à la promotion d'activités tels un Café-Jeunesse et l'essor des loisirs en français.

d'associations. Des liens doivent être construits pour conduire à une réunification des forces, une réunification des intérêts. C'est ainsi que Christine Steadman et d'autres participants soulignent la mise sur pied de plusieurs activités ou regroupements afin de permettre l'épanouissement des francophones de leur région.

C'est peut-être grâce à ces groupements que les Franco-Ontariens réussissent à former des projets communs ou du moins à renforcer leur identité.

Mais comment s'effectue le processus d'identification franco-ontarien? Est-on Franco-Ontarien de naissance ou par un processus de socialisation? En d'autres mots, naît-on Franco-Ontarien ou devient-on Franco-Ontarien?

D'un avis commun, les participants estiment que l'identification franco-ontarienne repose fondamentalement sur l'origine et, la naissance dans un milieu francophone constitue un facteur déterminant. Mais il ne peut à lui seul suffire. Le processus de socialisation, c'est-à-dire l'environnement social, familial et scolaire seront d'une importance primordiale pour le développement de l'identité franco-ontarienne, soutiennent les participants.

Si ce processus de socialisation n'existe pas, l'acculturation et l'assimilation auront aisément raison de la population franco-ontarienne. Les institutions telles la famille, l'école, le milieu social procure une sensibilisation et un renforcement crucial de l'identité, explique Renée Trépanier. Ce qui ré-affirme l'importance des infrastructures sociales dans le processus d'identification.

Renée Trépanier, « Rien d'ontarien dans les cours, rien qui permet de s'identifier ou de savoir pourquoi nous sommes franco-ontariens. »

Chez le jeune, toutefois, le problème se pose à un second niveau. Au moment de l'adolescence, dira Carole Drouin, l'étudiant cherche à s'affirmer sur le plan individuel et à l'intérieur de son groupe restreint. Son identité collective n'a que peu d'intérêt à ce moment. Ce n'est que plus tard que le besoin d'identification au niveau collectif se fera sentir.

« Le jeune ne cherche pas une identité à une culture, ça ne l'intéresse pas. Ce qu'il veut c'est de se trouver lui-même, d'être bien dans sa peau, dans

son groupe, d'être populaire. Et si à ce moment-là ça demande de parler anglais, il va le faire, si ça demande de parler de Michael Jackson, il en parlera », ajoute Robert Leclerc.

Pierre Bélanger mentionnera cependant que vers la fin des études, l'étudiant est aussi confronté à un choix sur le plan académique et que ce choix peut susciter la question de l'identité franco-ontarienne. Est-ce que je peux poursuivre mes études en français, mais plus encore est-ce que je veux poursuivre mes études en français? Cette notion du choix implique, comme le souligne Christine Steadman, une forme d'engagement qui est sans doute crucial à cet âge et pour le reste de la vie du Franco-Ontarien.

Pierre Bélanger, « Il faut se battre, il faut travailler et s'identifier à la cause. Et c'est ainsi que s'élabore la fierté franco-ontarienne. »

Ainsi Franco-Ontarien d'origine, celui-ci le devient réellement par le biais de la socialisation qui effectue un renforcement des valeurs propres à son groupe. Plusieurs diront qu'il s'agit d'un processus à long terme. L'étape subséquente consiste en l'engagement. Quelques-uns prendront cette voie.



ROBERT LECLERC :

Robert Leclerc est originaire de Bourget, dans l'est ontarien, un milieu à majorité francophone. Professeur de biologie à mi-temps à l'école De La Salle à Ottawa, Robert Leclerc est de plus animateur culturel à cette même école. M. Leclerc est président du comité des animateurs pour les écoles francophones d'Ottawa et, de plus, est président du comité provincial des écoles francophones primaires et secondaires de l'Ontario. Enfin, Robert Leclerc est directeur au conseil avisé de la FESFO.



PIERRE BÉLANGER :

Finissant en 13^e année à l'école Cité des Jeunes, Pierre Bélanger vient d'un milieu à majorité francophone : Kapuskasing, au nord de l'Ontario. Il entreprend cet automne des études en administration des affaires au Collège Algonquin, à Ottawa. Son expérience dans le milieu culturel franco-ontarien est assez extensive; Pierre est membre de la Fédération des écoles secondaires franco-ontariennes (FESFO). Il a été membre du Comité des jeunes pour la promotion des loisirs en français. De plus, Pierre est membre et musicien de la fanfare et de la chorale de son école.



CAROLE DROUIN :

Carole Drouin est originaire de Clarence Creek dans l'est ontarien, milieu à majorité francophone. Finissant de 13^e année à l'école l'Escale de Rockland, elle s'est distinguée par sa participation intensive dans le milieu francophone : présidente de l'école l'Escale en 1983-84, et membre du comité du journal « Coup du Foudre ». Carole a participé à un stage de leadership de la FESFO et est membre du comité de coordination du 10^e anniversaire de cet organisme. Carole Drouin est inscrite à l'Université d'Ottawa en criminologie.